

Le caveau. C'est la bonne du docteur qui, en venant dans l'après-midi déposer des fleurs sur la tombe, aperçut des débris causés et avertis les gardiens. On suppose que les dévaliseurs de cadavres avaient l'intention d'ouvrir le cercueil de Mme Corra, qui avait été inhumée avec ses bijoux.

L'ESPAGNE ET LE MAROC

Madrid, 24 janvier. — Cet après-midi, au cours de la séance de la Chambre des Députés, le ministre des Affaires étrangères a annoncé la publication d'un livre sur le Maroc.

Informations REGIONALES

Une femme brûlée vive A SAINT-AMAND

Une lampe à essence fait explosion entre les mains d'une servante dont les vêtements prennent feu.

Un dramatique accident s'est produit avant-hier soir à Saint-Amand.

La dame Ravez, au service de la veuve Casimir Bouchard, propriétaire rue Thiers, montait dans sa chambre à coucher, son premier étage en tenant à la main une petite lampe à essence. Soudain, par suite d'une circonstance inconnue, cette lampe prit feu. La servante, qui avait ramassé dans la main et chercha à éteindre l'incendie qui se déclarait, mais le feu prit à ses vêtements. Immédiatement, la pauvre femme, affolée, se sauva dans le jardin où elle se roula pour éteindre le feu qui la consumait. Malgré tous ses efforts, elle ne put parvenir, tous ses vêtements brûlèrent.

Lorsque les voisins accoururent attirés par les cris de la victime, elle était complètement nue et dans un état épouvantable.

On la fit transporter à l'hôpital où elle y est morte hier vendredi au matin, en proie à d'horribles souffrances.

Tragédie conjugale A BOIRY-NOTRE-DAME

Un homme frappe sa femme à coups de coutelet. — La croyant morte, il se jette dans son puits.

Un terrible drame conjugal vient de se dérouler à Boiry-Notre-Dame, petite commune du canton de Virey-en-Artois.

Un vieillard de 67 ans, Henri Duflos, cultivateur, a assassiné sa femme, née Amantine Corbier, âgée de 26 ans, à coups de coutelet de boucheron et s'est ensuite suicidé en se jetant dans son puits.

Voici dans quelles circonstances s'est déroulée cette tragédie conjugale.

EN MARI BRUTAL

Duflos, qui était taciturne et violent, quelque peu épileptique, battait souvent son épouse. Un jour même Mme Duflos abandonna le domicile conjugal à cause des mauvais traitements que lui faisait subir son mari, mais elle reprit la vie commune quelque temps après.

Les époux Duflos ont deux fils : Vincent, 11 ans, célibataire, conseiller municipal à Boiry, qui demeure avec eux et Marc, 5 ans, marié, cultivateur à Boiry.

Le père Duflos n'aimait guère son fils Vincent. Dernièrement, il déposa une plainte contre lui, pour menaces, à la gendarmerie qui fit une enquête et reconnut que la plainte ne reposait sur rien.

LE DRAME

Duflos s'en montra irrité et en voulut à sa femme à qui il reprochait d'avoir menti aux gendarmes.

Le lendemain, alors qu'il était seul avec elle dans la cuisine de sa ferme, il profita d'un moment où elle se baissait pour frapper à la tête avec un couperet de boucheron, dit "ferment".

La malheureuse s'évanouit. Duflos s'échappa alors sur elle et lui porta encore plusieurs coups de son arme terrible. Puis, la croyant morte, il se sauva.

Quand la femme Duflos revint à elle, péniblement elle se traîna jusque chez M. Delannoy, cultivateur, qui demeura à environ quarante mètres de la ferme.

Le docteur Blaise, de Monchy-le-Preux, mandé, vint donner des soins à la victime qu'on avait transportée chez M. Dollet, cultivateur.

LETAT DE LA VICTIME

Mme Duflos a été gravement blessée au côté gauche de la tête, près de la tempe et derrière la tête, à la base du crâne dont les os ont été atteints. Son état est alarmant.

SUICIDE DU MEURTREUR

Son crime commis, Duflos est allé se jeter dans son puits, d'où son cadavre a été retiré quelque temps après.

Ce drame a causé une vive émotion à Boiry et aux environs, où la famille Duflos est très connue.

Drame dans un Consulat A DUNKERQUE

Un marin russe qui avait menacé de mort son capitaine, veut voir le consul allemand.

Le parquet vient d'être saisi d'une grave affaire de violence et menaces de mort dont s'est rendu coupable un marin russe, à l'égard d'un officier de son bord et du Consul d'Allemagne à Dunkerque.

Voici les faits :

Un nommé Thomas Johannsen, âgé de 34 ans, du 3^e bataillon allemand "Blanc-Neige" a été arrêté sous l'inculpation de coups et blessures. Le navire venait de Tallin. En cours de route, ce marin avait menacé le capitaine de mort et avait refusé d'obéir, menaçant ainsi le second de son coutelet.

Le temps étant très mauvais, le capitaine est parti de ce révolté et ne le fit pas mettre aux fers.

En arrivant à Dunkerque, le capitaine le fit conduire devant le consul allemand. Celui-ci, M. Ermann, voulait faire conduire le marin à Hambourg, pour le traduire devant le tribunal maritime.

Le marin, redevenu furieux, exigea d'être réglé et sur le refus du consul, il brisa dans le bureau tous les objets qui se trouvaient sous la main ainsi qu'une grande glace.

Saisissant le consul, il le terrassa, le frappa brutalement, lui faisant des blessures à la tête et menaçant de le tuer.

On arrêta le forcené qui fut conduit à la maison d'arrêt.

Un colis dangereux à Lens

Un agent de police trouve six cartouches de dynamite.

L'agent Duchesnoy passait hier matin vers neuf heures, le long du canal de Lens, lorsqu'en arrivant à la hauteur de l'écluse numéro 2, son attention fut attirée par un paquet qui était en train de déborder d'un croiseur à vapeur qui renforcé chacune des portes de l'écluse.

A l'aide d'une barque il atteignit le paquet et qu'il ne fut pas sans s'apercevoir qu'il contenait six cartouches de dynamite-gomme.

L'agent rapporta sa trouvaille au commissariat.

Une enquête a été ouverte. Mais il semble bien que maintenant que ces cartouches qui sont analogues à celles qui sont remises aux bouffeurs et qui d'ailleurs n'étaient pas munies d'amorce, ont été jetées à la mer par un ouvrier mineur, désireux de s'en débarrasser.

Il aura voulu les jeter dans le canal, mais, dans l'obscurité, il aura mal calculé la distance, et au lieu de tomber à l'eau, le colis sera tombé sur le croiseur de l'écluse.

La Grève des Filatures A AUCUY-LEZ-HESDIN

Après avoir obtenu satisfaction sur toutes leurs revendications les ouvriers ont repris le travail, rentrant à l'usine, la joie au cœur et le front haut.

Quelques détails des réclamations qui restaient à régler ont été à la complète satisfaction des ouvriers qui se sont souvenus qu'ils doivent leur rapide et complète victoire à leur parfaite solidarité.

Pour être forts et respectés ils développèrent l'organe syndical qu'ils viennent de créer et ne tarderont pas à s'apercevoir que les contestations entre patrons et ouvriers — toujours possibles et si souvent dangereuses et préjudiciables aux deux parties lorsque l'on est obligé d'y recourir — se solutionnent bien plus facilement et d'un façon courtoise entre les délégués d'une forte organisation et le patron qui n'a plus devant lui une masse flottante, inconsciente, sans unité de vue, mais sait à qui il parle.

Le citoyen Renard, secrétaire de la Fédération nationale textile qui devait se rendre aujourd'hui à Auchy a remis sa visite à dimanche en raison de la reprise du travail.

Les ouvriers seront informés de l'heure de la réunion par les soins du syndicat.

Traître et Espion

Un Français, à Bruxelles, fut en relations avec l'Allemagne pour vendre des pièces importantes concernant la Marine Française.

Bruxelles est un des centres de l'espionnage international. Toutes les puissances y entretiennent des agents chargés de recueillir les gens à même de fournir de précieux renseignements et qu'une situation spéciale met dans le cas d'oublier leur devoir pour sacrifier à l'orgueil, à la passion, à l'argent.

Les principaux agents d'espionnage des puissances s'y entendent même comme larrons en foire. En relations les uns avec les autres, ils se passent parfois des tuyaux à charge de revanche d'ailleurs. Ils font mieux. Pour montrer à leurs gouvernements leur activité, ils se livrent l'un l'autre à certaines occasions, un de leurs subalternes qu'on arrête alors avec grand fracas.

En dehors cependant de cette entente l'amiable, il y a les occasions exceptionnelles où des personnages, ayant des moyens d'action très puissants à leur disposition, recherchent avec un empressement précautionneux.

C'est à Bruxelles qu'Ulmo est allé négocier la vente du code des signaux, c'est à Bruxelles que se réfugièrent ceux qui touchèrent à quelques affaires du même genre et qui ont besoin de mettre une frontière entre eux et la justice curieuse.

C'est là que j'ai trouvé la trace d'un marchandage honteux qui est resté inconnu jusqu'à présent, et dont un des participants mourant, semble emporter avec lui le secret.

Je ne citerai aucun nom pour que les conséquences de cette affaire ne puissent retomber sur les innocents qui y furent mêlés involontairement. Cette affaire est exacte en tous points et ne doit être autre chose qu'un exemple des marchés que se font les traîtres à Bruxelles et qui cette fois fut une menace sérieuse contre la sécurité nationale.

Silhouette de traître

Un Français, F..., qui avait habité longtemps Saumur et Rochefort et s'y était ménagé de nombreuses amitiés dans le milieu militaire, était venu à Bruxelles, il y a quelques années.

Il essaya de lancer des affaires extraordinaires, de faire construire des ballons, mis plus en quête d'une fortune immédiate et de sérieux moyens d'existence. Il échoua dans ses folles entreprises.

Son esprit aventureux n'avait pas pu ignorer qu'agents allemands d'espionnage, ils firent une enquête sur le passé de F..., et ils s'aperçurent que ce français parait très renseigné sur les affaires militaires de son pays.

F... était alors à la tête d'une maison assez importante. Il fit la connaissance d'une dame habitant la banlieue de Bruxelles. Pris à son charme, il se laissa enlever.

De temps de sa liaison commençaient correspondance assez suivie avec un agent du gouvernement allemand.

De ce temps également date une affaire qui montre quel était le caractère de ce traître et de son entourage, qui le pesait dans les plus pénibles conseils.

F... était entré en relations avec un personnage mystérieux attaché à un grand arsenal français. Celui-ci s'était offert pour lui 250.000 francs, si F... devait le vendre au Maroc.

F... avait besoin d'un commanditaire pour régler sur le champ l'achat de 200.000 francs. Il alla trouver un riche propriétaire de Bruxelles et lui exposa son affaire. Celui-ci fut très intéressé et se prépara pour que l'expédition puisse se faire sans surprise. Les armes s'en sont dans des tonneaux.

Le propriétaire bruxellois ami de la France, refusa catégoriquement de faire le marché et, à la fin, il lui fit faire sa signature. F... n'ait pu en tirer profit, le livreur de colis ayant trouvé un autre moyen d'arrangement. Que l'on s'étonne après cela si nous ne contons des adversaires bien armés !

La réduction du "Galilée"

Mais revenons à l'espionnage. F... avait procuré grâce à la complicité d'un individu B... appartenant à l'arsenal de Rochefort, une réduction à un millimètre par mètre du modèle de guerre récemment construit le "Galilée".

C'est un petit navire admirablement réglé dans tous ses détails, avec la précision parfaite qu'un homme du métier a pu mettre dans sa construction. Je l'ai vu, dans la vitrine où son possesseur actuel bien décidé à ne pas

être de la société. Sujet : « La Philosophie de la Guerre ».

Conférences qui auront lieu le 29 janvier 1908 :

VILLERS-EN-CACHIES. — Section de Saint-Amand. — Conférence par M. Darius, instituteur. Sujet : « Les Paysans et la Révolution française ».

MAING. — Section de Maing. — Conférence par M. Blument, de la Faculté de droit de l'Université de Lille. Sujet : « L'Évolution de la troisième République ».

AGNY. — Section d'Arras. — Conférence par M. Huyghe, publiciste, avocat. Sujet : « Patriotisme et internationalisme ».

ESTAIRES. — Section d'Estaires. — Conférence par M. Deneubourg, instituteur. Sujet : « La Révolution et le grand Carnot ».

BAILLEUL. — Section de Bailleul. — Conférence par M. Albertin, chevalier de la Légion d'honneur. Sujet : « La Patrie ».

ST-AMAND-LES-EAUX. — Section de Saint-Amand-les-Eaux. — Conférence par M. Ch. De Lauwereyns, de Rosendaal, docteur en droit, avocat. Sujet : « Les chansons de Béranger ». Conférence avec le concours de M. Ludovic Béranger, compositeur ; Mme Blaise, prix de la Conservatoire de Lille ; M. Duvalier, professeur à Lille, qui interprétera les chansons de Béranger.

BREBIÈRES. — Section de Brebières. — Conférence par M. Moquet, délégué de la société. Sujet : « L'Idéal social ».

CASSEL. — Ville de Cassel. — Conférence par M. Fureux, publiciste à Paris. Sujet : « L'Algérie » (avec projections lumineuses). La conférence sera précédée d'un causerie sur la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse.

VIIEUX-CONDE. — Section de Vieux-Condé. — Conférence par Mlle Warocquier, institutrice. Sujet : « Le Féminisme ».

GONNEHEM. — Section de Gonnehem. — Conférence par M. Bécart, directeur d'école à Bruay. Sujet : « Victor Hugo ». La conférence sera suivie d'une partie récréative.

MARLY. — Conférence par M. Marceau, professeur à l'école pratique d'industrie de Fourmes. Sujet : « L'impôt sur le revenu ».

SAULZOR-MONTRECOURT. — Section de Saulzor-Montrecourt. — Conférence par M. A. Melle, docteur en droit, avocat. Sujet : « L'Idée républicaine et le Progrès social ».

THIUN-ST-MARTIN. — Section de Cambrai. — Conférence par M. Versquel sur : « L'Idée républicaine ».

FERRAY. — Section d'Auchel. — Conférence par M. Lesueur, docteur en droit, avocat. Sujet : « L'École laïque et son œuvre ». La conférence sera précédée et suivie d'une partie récréative, chansonsnettes et romances.

DUNKERQUE. — Section de Dunkerque. — Conférence par M. R. Royer. Sujet : « L'Aïeule », avec expériences.

La Crise Lainière Dernière Heure

Une grève aux mines d'Ostricourt

Hier, les ouvriers et ouvrières du tissage Charles Flamant, rue de Willebries, ont cessé le travail, après avoir eu une entrevue avec le directeur de l'établissement. Ils lui exposèrent qu'il leur est impossible de vivre avec les salaires de famine qui leur sont payés depuis quelque temps. Certains ouvriers tisseurs ne gagnent pas 25 sous par jour !

Le patron étant absent, le directeur l'a mis au courant de la situation par télegramme. Les grévistes ont quittés l'usine à 11 heures du matin et se sont rendus en cortège à la mairie, puis à la Bourse du Travail.

UNE REUNION

A 1 heure 30, les ouvriers se réunissaient au siège de la Compagnie des mines de Lens. Evrard était venu se mettre à leur disposition.

Au cours de cette réunion, les revendications furent exposées. Elles ont trait, comme nous le disons plus haut, à une répartition des salaires.

Si certaines journées dépassent de beaucoup la moyenne, d'autres sont notablement insuffisantes. De plus, les galibots auxquels une augmentation de 0 fr. 30 par jour, tous les six mois, devait être allouée, n'ont pas vu

venir cette augmentation. Ce sont ces points qui ont été discutés et soumis à la Compagnie dans une entrevue qui serait demandée au directeur.

L'ENTREVUE

L'entrevue demandée fut aussitôt acceptée et à 3 heures, une délégation de six ouvriers à laquelle étaient joints le citoyen Vialon, délégué mineur, et le citoyen Evrard, était reçue dans un des locaux de la fosse II.

Commencée à 3 heures, l'entrevue s'est prolongée jusqu'à 5 heures.

M. Buchet, directeur, absent, était représenté par l'ingénieur principal de la Compagnie.

Après discussion, la Compagnie a décidé de faire droit aux revendications des ouvriers. Il a été décidé, en outre, qu'il ne serait prononcé aucun renvoi pour faits de grève et que les ouvriers seraient invités à faire valoir leurs revendications dans les trois jours qui précèdent la quinzaine.

LA REPRISE DU TRAVAIL

L'issue de l'entrevue, les ouvriers se réunirent à nouveau pour prendre connaissance du résultat obtenu.

Au cours de cette réunion, la reprise du travail a été votée.

Nouvelles de Partout

M. Bompard, ambassadeur de France à Saint-Petersbourg, quittera bientôt ce poste, il est inexact, comme on l'a dit, que sa succession soit recueillie par M. Delessat.

Le conflit entre les cochers de Paris et la Préfecture de police est terminé. Une délégation des chambres syndicales des cochers et loueurs, présentée par le citoyen Henri Turot, conseiller municipal socialiste, a obtenu que le Prêt de police rapporte provisoirement son arrêté interdisant la marche.

La circulation des voitures sera réglementée par l'arrêté de 1907 qui laisse toute latitude aux agents de tolérer ou d'interdire la marche aux différents points de la circulation.

On annonce de Londres qu'un locataire du gouvernement anglais a inventé un appareil qui, adapté aux mitrailleuses, en supprime complètement le bruit.

Le capitaine Burgard, du 13^e régiment de dragons, à Lure, poursuivi pour sévices envers son ordonnance, a été acquitté par le Conseil de guerre de Besançon.

La Novoté Vremia de Saint-Petersbourg annonce l'arrestation de plusieurs agents de la police politique russe, convaincus de participation à l'organisation révolutionnaire.

FEUILLETON DU 24 JANVIER. — N. 126

LES FORCATS DE L'AMOUR

TROISIEME PARTIE

Chadi, l'intelligent et audacieux comble, avait décidé cette exécution depuis quelque temps, et elle aurait eu lieu à ce moment de notre récit, si l'arrivée de Raoul de Montal et l'intrigue ourdie par lui, pour la possession des millions de M. de Larrip, n'étaient venues en faire suspendre l'exécution.

Mais, en présence des délais qui nécessitaient l'envoi en possession de l'héritage d'Alfred de Lucy-Rodriguez, les bandits avaient dû de tenter — même en l'absence de leur chef — l'expédition qui promettait d'être si fructueuse.

Pas un d'eux n'eut ne se dissimulait les dangers qu'elle offrait, car ils savaient que les moines de San-Angelo, tous jeunes et énergiques, possédant tout un arsenal d'armes, défendraient leur trésor et leur vie avec un acharnement sans exemple. Mais la cupidité les tentait, et le péril de l'aventure était même un attrait pour leur hardiesse primitive.

A l'instigation de Stiekien Pétruccio, qui avait le commandement de la bande en l'absence de Chadi, et aussi à l'instigation de Raoul de Montal, on résolut de ne plus ajourner cette expédition.

Les bandes étaient armées russes, et leur chef sauvage leur avait fait tenir de très bons coups de force très précieuses.

Pétruccio donna ses ordres, fixa son jour et tout le monde fut prêt.

C'était un samedi matin, à six heures du matin, et ils étaient dissimulés dans la campagne aux environs du couvent de San-Angelo.

Ils devaient se réunir à dix heures, quand la cloche du couvent sonnerait le couvre-feu. La cloche sonna.

Un à un, les bandits commandés par Pétruccio arrivèrent au rendez-vous.

Il s'agissait d'abord de franchir l'enceinte du cloître, muraille assez élevée. Ce fut un jour pour eux, une corde, munie d'un croc et d'un anneau, fut jetée au loin par-dessus le mur et ramené avec précaution. Le premier essai réussit. Sans avoir causé un grand bruit par sa chute, le crochet rencontra un obstacle, s'y fixa. On s'assura de la solidité de la corde, et l'ascension, l'escalade commença.

Ce fut Raoul de Montal qui donna l'exemple et, avec une agilité dont nous avons vu la preuve par le coup d'audace accompli par le misérable dans le bureau de police d'Hotel ten-Gardien, s'éleva le chaperon du mur et sauta de l'autre côté.

Quand tous les bandits eurent escaladé cette enceinte, la partie la plus facile de leur tâche était seule accomplie.

En face d'eux était la chapelle d'où sortait le porche faisant face au portail, et qui était séparée du bâtiment principal — l'ancien château des Mafra do Quilias — par un espace de plus de cent mètres.

Connaissant toutes les dispositions intérieures du couvent, les bandes avaient donc le porche faisant face au portail, et qui était séparé du bâtiment principal — l'ancien château des Mafra do Quilias — par un espace de plus de cent mètres.

Connaissant toutes les dispositions intérieures du couvent, les bandes avaient donc le porche faisant face au portail, et qui était séparé du bâtiment principal — l'ancien château des Mafra do Quilias — par un espace de plus de cent mètres.

Ils savaient aussi que l'accès du cloître était impossible par la force ou par l'escalade, tant les murailles étaient solides et que, de plus, une telle tentative fait échouer leur expédition et les exposerait, sans profit aucun, aux dangers les plus terribles et les plus terribles. Les moines étaient armés et, à la moindre alerte, ils ne manqueraient pas d'opposer une résistance meurtrière.

Il fallait donc les surprendre.

Il était impossible de tenter une effraction. Il n'y avait qu'un parti à prendre : attendre l'ouverture des portes du couvent, agir avec adresse, les surprendre sans armes, faire sauter les portes, et leur rendre impossible et les exterminer pour s'emparer du trésor.

C'est ce qui avait été décidé.

Derrière la chapelle se trouvait tout petit porche y donnant accès. Elle était solide, mais une simple serrure la fermait.

Les bandits étaient munis de tous les instruments nécessaires pour une effraction.

Aussi la porte ne tarda pas à s'ouvrir, et les brigands purent s'introduire dans la chapelle.

Il ne s'agissait pas pour eux d'emporter les objets précieux, les vases en or, les ornements chargés de pierres et de diamants que contenait la chapelle des moines de San-Angelo. Ces richesses, d'une grande valeur dont le porche faisait face au portail, et qui étaient séparées du bâtiment principal — l'ancien château des Mafra do Quilias — par un espace de plus de cent mètres.

Connaissant toutes les dispositions intérieures du couvent, les bandes avaient donc le porche faisant face au portail, et qui était séparé du bâtiment principal — l'ancien château des Mafra do Quilias — par un espace de plus de cent mètres.

été encombrantes pour eux en cas de lutte à soutenir ou en cas d'alerte, et difficiles à vendre.

Les bandits avaient un plan bien arrêté. Ce plan avait été tracé par le Stiekien Pétruccio, le lieutenant de Chadi, le chef actuel de la bande. Ils se biffèrent dans la chapelle, après avoir fait disparaître toute trace d'effraction, et se cachèrent dans un réduit où s'emmagasinaient les accessoires, les charpentes et les tentures servant aux différentes cérémonies.

C'est là qu'ils devaient attendre jusqu'au moment où les moines auraient quitté la partie du cloître où se trouvait le trésor.

Ainsi ils quitteraient leur cachette et ils pourraient, avec plus de succès, tenter le vol hardi qui était le but de leur expédition.

Tout avait marché à souhait jusqu'à cette heure, ils avaient lieu de supposer que les circonstances continueraient encore à les favoriser et déjà ils regardaient le trésor qui devait les enrichir comme leur proie.

rendit derrière l'autel pour revêtir les ornements sacerdotaux et se recueillir dans la prière préalable.

Les moines prièrent place dans les stalles en chœur sculpté qui étaient des deux côtés de l'autel, et une psalmodie nouvelle succéda à celle qui avait cessé au moment où ils étaient entrés dans la chapelle.

Le prieur, seul à l'autel, se mit à lire les prières de l'office et, après chaque verset, tous les moines répondaient ensemble.

Après l'évangile, l'officiant prononça une courte allocution, une sorte de développement du texte religieux qu'il venait de lire, puis la messe continua et s'acheva.

Quand elle fut terminée, les religieux restèrent longtemps encore en prière et psalmodiaient lentement avec monotonie et recueillement de chants d'actions de grâce.

Enfin le se retirèrent et retournèrent dans le couvent.

Le sacristain resta seul dans la chapelle. Il se mit à ranger les ornements qui avaient servi à l'office et à en disposer de nouveaux pour une autre cérémonie.

Tout à coup son attention fut attirée par un bruit qui se produisait dans le réduit où étaient les brigands. Ce bruit était celui d'un escançon qui se renversait.

Le servait des moines quitta aussitôt son occupation et se dirigea vers l'endroit d'où partait le bruit. Il ouvrit la porte, mais au moment où il entra, il fut appréhendé vivement par deux des brigands, et en même temps un troisième lui appliqua sur la bouche un solide bâillon. On l'attacha solidement, on se mit à le tirer et on le laissa ainsi ficelé et bâillonné.

Ce qui venait de se passer, avait été prévu et voulu par les bandits. C'est à dessein qu'ils avaient produit ce bruit qui devait attirer le sacristain.

Ils savaient qu'un moment où ils pourraient pénétrer dans le couvent et s'emparer du trésor, cet homme serait précédemment coupé à faire les chambres des moines. Il faudrait donc qu'ils se débarrassent de lui et, s'ils ne pouvaient le saisir par surprise, une lutte se serait sans doute engagée et le bruit aurait donné l'éveil.

De cette façon, ils s'attachèrent dans le réduit et ils s'en débarrassèrent presque sans risque, car la distance qui séparait la chapelle du couvent suffisait pour empêcher le bruit d'y arriver.

Maintenant, à l'œuvre ! dit Pétruccio.

Les moines étaient réunis dans une grande salle du rez-de-chaussée, où avait lieu une lecture à haute voix. Cette lecture, — les bandits le savaient bien, — durait une heure. Elle était suivie par le déjeuner du matin, qui se prenait en commun dans un réfectoire voisin de la salle de lecture.

Après cela, les religieux devaient sortir dans le parc situé derrière le château et se promenant tranquillement dans des allées tortueuses. Ils reciteraient le rosaire.

C'était plus de dix heures que les bandits avaient à eux pour faire leur œuvre.

Ils sortirent de la chapelle par la porte de derrière et se glissant le long du mur derrière une épaisse charmaie qui le masquait, ils contourneront le couvent et arriveront en face de la partie opposée. Accablés de la lumière se trouvaient en ce moment.

La porte qui leur ouvrit le mur qui les avait gardés jusqu'alors et se glissant le long d'une allée couverte par des arbres défilés formant à la fois une halle et un berceau de verdure, — le même allée où les moines de San-Angelo devaient venir dans quelques instants, — ils arrivèrent ainsi jusqu'à la partie postérieure du couvent.